

Pierre Terzian

**ÇA FAIT LONGTEMPS
QU'ON S'EST JAMAIS CONNU**



Quidam éditeur

ISBN : 978-2-37491-148-9

Dépôt légal : mars 2020

ÇA FAIT LONGTEMPS QU'ON S'EST JAMAIS CONNU

© Quidam éditeur, 2020

www.quidamediteur.com

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi *livre*

Conception graphique et illustration de couverture : Hugues Volland
Le logo est de Möbius que nous remercions de sa générosité spontanée.

6h15. Shit. Ça sonne. Quel rêve étrange. Un moine aux dents noires. Des papillons bleus. Je suis au Québec. Nous sommes en janvier 2017 et je viens tout juste de me marier. Ma femme ronfle à mes côtés. Il fait noir comme à la mine, mais je distingue ses traits de féministe. Qu'elle est belle, et forte, ma Québécoise. Même endormie, tu vois qu'il ne faut pas la faire chier. Crisse de punk. Comme ils disent. Ça sonne encore. C'est l'agence de remplacement. Foutue vie de merde, je recommence à zéro. Adieu la France, les manigances, ici pas de lutte des classes, rien que de la neige et de l'espoir. Je ne suis rien. J'ai tout à créer. J'ai fui mon pays, Maman, je m'excuse. Je suis tombé amoureux. Je suis remplaçant en garderie, tabarnak. Des enfants partout. La fatigue coup de boule. Quelle idée j'ai eu ?

— Allo ?

— Bon matin, Pierre. C'est Gaëtan. Ça va bien ?

*

Nous y voilà. C'est un bloc de trois étages de briques brunes, à Verdun, un quartier populaire du sud-ouest de l'île de Montréal. Un terrain vague couvert de neige à droite, un petit parc couvert de neige à gauche - tout est

couvert de neige, en somme, va falloir s'y faire. Impossible de distinguer le trottoir de la chaussée. Mon van GMC est garé de travers, entre deux dunes de neige grisâtre. Je jette un dernier coup d'œil au panneau de stationnement :



Mercredi 9h à Dimanche 11h de Décembre à Avril.
Réservé Zone 103 de Samedi 9h à Mardi 15h de Mai à Novembre.
15 min. maximum de 8h à 10h et de 15h à 18h de Septembre à Juin.
Interdit de 9h à 10h le Jeudi.

Putain. Il me faudrait un doctorat en heures de stationnement pour comprendre. J'abandonne. Je jette ma cigarette et je sonne. Mes doigts ont l'air de petites saucisses congelées. Garderie Le Carroussel d'Amour. On annonce la couleur. Ça va tourner, tourner.

—Oui, allo ?

Une voix féroce.

—Oui, bonjour, c'est Pierre, je viens pour le remplacement. Le groupe des Koalas.

Pas de réponse. Je me sens français. Différent. Coincé. Colon. J'immigre. Je dissonne. Même à travers l'interphone,

je sens l'effarement de mon interlocuteur : « Asti, encore un Français ? »

Faut dire qu'ici, les Français sont nombreux.

La porte sonne. J'entre. Je croise une première femme. Gothique. La coiffure de Robert Smith, des cernes de revenant, et une dizaine de tabliers dans les bras. Elle hurle « Scusez ! ». Le couloir est étroit. Le plafond bas, et jauni. Une deuxième femme apparaît. J'ai tout juste le temps de lui dire qui je suis. Elle me lance « Va voir Rebecca ! », et disparaît dans une salle d'où jaillissent des cris déchirants. Je tombe sur la cuisine. On dirait une salle de torture. Tout est en inox, sous une lumière écrasante de néons. Un homme aux petites bouclettes luisantes style Michael Jackson époque Thriller pleure à cause des oignons qu'il épluche par dizaines. Il m'indique le bureau de Rebecca, la directrice – du menton.

*

— Alors, ici, Pierre, c'est le salle de pause. Pour les employés de se relaxer. It's fifty cents pour le coffee. Ça, c'est les feuilles du temps. Pour noter tes heures. Mais tu pas besoin de remplir maintenant parce que nous sommes coupés. C'est comme ça ? « Coupés » ?

— Oui, c'est ça.

— Nous avons été coupés par la ministère. Nous n'avons plus de accounting pour le moment.

— Comptable.

— Oui... Dézoulé, it's absolute chaos right now.

— C'est pas grave.

— Mais tu seras payé, don't worry. Est-ce que tu es prévenu pour le bilingual daycare, Pierre ?

—Ah ? C'est bilingue ?

—Yes, of course. Do you...speak english ?

—A litteul...

—A little ?

—Bit. A litteul bit.

Un silence. Rebecca hausse les sourcils, découragée.

—Tu peux parler le français si tu incommodes, les enfants peuvent switcher. Ça fait longue temps que tu travailles comme un remplaçant, Pierre ?

—Non. Pas du tout. C'est mon premier jour.

Nouveau silence. Rebecca écarquille les yeux, et se fige.

—Ta première jour ? Ever ? And they send you here ?

—Oui, pourquoi ?

—Because... it's fucking hell !

Elle rit à gorge déployée. Un rire de Nord-Américaine. Une explosion dans le couloir. La chevelure rousse qui frissonne et tout et tout.

—My gosh, j'ai la pression qu'ils envoient ici toutes leurs nouveaux pour voir s'ils sont queupables. You know... « If you can make it here, you can make it anywhere »...

Des années de rires frénétiques, et d'emmerdements. Rebecca a la quarantaine, une voix nasillarde de chanteuse country, petite, avec une grosse tête à tignasse, une taille de guêpe et des fesses très larges. On dirait qu'elle a été assemblée au hasard, par un enfant de la garderie, comme une Madame Patate.

Elle ramasse une botte rouge qui traîne et la met dans le casier de « JULIETTE ». Ça sent le pâté chinois, le hachis parmentier québécois, avec du maïs dedans. Le détergent, aussi. Le café filtre. Moi je me sens grand et mou, à la suivre dans le couloir comme Averell. Intrus. Naïf. Nouveau. C'est ça, la réalité du remplaçant : tu seras

toujours nouveau, tout le temps, partout. Ce sera toujours ta première journée à ta nouvelle job, comme ils disent.

Soudain, Rebecca s'arrête devant une grande vitre. Un tableau animé. Ultra coloré. Lumineux. Le voici : le local. Mon bocal. Des plantes, du sable, de l'eau, des livres, des maracas, des matelas bleus, de la pâte à modeler, des costumes brillants, des blocs de bois, des petites chaises, des petites maisons, des petits ustensiles et, propulsés par une force surnaturelle, des petits corps, aléatoires, exponentiels, une houle de cheveux, de doigts, de morve, DES ENFANTS PARTOUT.

Le temps s'arrête. J'observe avec attention. Comme un surfeur débutant devant la vague mortelle. Tous ces enfants de toutes les couleurs s'agglutinent autour d'une table basse, ou autour d'une réplique d'aubergine trouvée par terre, puis se séparent subitement, marchent vite ou battent l'air de leurs bras en tirant la langue, s'agenouillent et se relèvent aussitôt, se poussent sur le tapis, se pointent le visage et se menacent (probablement) de mort. L'espace est saturé. De mouvements. De prises de décision brusques. De chutes. D'esquives. Et, au milieu de ce banc de poissons fous, on distingue une baleine verticale, un diplodocus imperturbable, figé dans le temps : un adulte. Un pauvre adulte, écrasé, humilié, qui subit chaque jour depuis vingt ans ce déferlement de râles, de pleurs, de rires, de crottes.

J'en perds ma salive. Cette myriade de sons et d'arômes improbables pour l'instant étouffée par le double vitrage, je vais devoir l'affronter à mon tour. Pénétrante, obstinée. Une lame infatigable, qui me transpercera si tôt la porte ouverte, et me pilonnera durant neuf heures, à raison de quinze maigres dollars de l'heure.

— Here they are, Pierre ! Les Oursons et les Koalas. Ils sont cute, non ?

Rebecca se tourne vers moi, exaltée.

— You're ok, Pierre ?

J'ai l'air d'un œuf dur.

— Oui... Ils ont l'air... cute.

— C'est une groupe double.

— Ils sont combien ?

— About twenty.

— J'ai l'impression qu'ils sont beaucoup plus nombreux...

— Good kids. No problem. Tu vas travailler avec Sylvie-Anne (le diplodocus).

Rebecca met une main sur la poignée de la porte et une autre sur mon épaule, comme pour me catapulter dans la cage.

— Rebecca ?

— Yes ?

— Excuse-moi, mais... Je ne sais pas du tout...

Je la regarde, démuni. Elle semble s'attendrir.

— Tell me, Pierre.

— Ce que je suis censé faire, comment la journée se déroule...

— What do you mean, Pierre ? They didn't train you ?

— Non. J'ai eu une réunion de deux heures où on pouvait poser des questions, mais...

Rebecca soupire et se pince le nez bizarrement.

— Can I ask you something, Pierre ?

— Yes.

— Pourquoi vous faites ça ?

— Quoi ? Le remplacement ?

— Yes.

— Tu veux vraiment savoir ?

— Of course, Pierre !

— Parce que je suis écrivain.

— Oh ! Une artist !

Elle s'illumine.

— Je viens juste de m'installer. Enfin, j'ai pas vraiment choisi. D'immigrer. Je suis tombé amoureux d'une fille...

— That's great !

— ...je suis venu de plus en plus au Québec, je me suis marié et, j'avais une bourse, un peu d'argent, mais là, il faut que je me nourrisse, alors on m'a parlé des remplacements dans les garderies, et je me suis dit : pourquoi pas ?

— Why not, right ?

— Il faut être prêt le matin. Je dors près de mon téléphone. Ils m'appellent entre 6h et 7h, et ils m'envoient quelque part.

— Est-ce que tu connaissez un peu les enfants ?

— Oui oui. Enfin... Pas vraiment. Mais ils m'ont pris. Sûrement que j'avais pas l'air trop con à la réunion. Faut quand même avoir confiance en quelqu'un pour lui confier un groupe d'enfants ! (Rire non partagé) Ils ont vérifié mon casier judiciaire, pour être sûrs, et voilà. Here I am !

— Allright, Pierre. Good luck.

Rebecca me tape sur l'épaule, se retourne et s'éloigne dans le couloir.

— You'll be ok !

Si tu le dis ! J'ouvre la porte. Le bruit. L'odeur de pet. La pâte à modeler à la cerise. Des pleurs. Il s'appelle William. Visage Picasso. Il passe ses journées à pleurer et il fait des siestes de quatre heures. J'avance de quelques pas. Le bruit s'amplifie.

— Bonjour tout le monde !

Aucune réaction. Je me relance.

—BONJOUR TOUT LE MONDE !

Ces petits salauds m'ignorent à nouveau, sauf une petite fille, au regard tendre, qui sourit et me répond :

- Bonjour Monsieur Caca !

*

Hey toi, la petite pétasse, je ne suis pas Monsieur Caca,
ok ?

*

***remplacer** : mettre quelque chose ou quelqu'un à la place de quelque chose ou quelqu'un d'autre.*

Mon Dieu, sur le miroir, dans les toilettes, Joanna, l'éducatrice que je remplace, a écrit au rouge à lèvres, genre scène de crime :

JE SUIS BELLE

JE SUIS BONNE

JE SUIS CAPABLE

L'angoisse. Le rouleau compresseur. Le supplice de la roue. Je suis écrivain moi, pas un fana des trois-huit ! Une pièce de rechange universelle ! Ils l'ont dit à la réunion : je dois me fondre avec gaieté dans des écosystèmes hostiles.



« Good luck, Pierre. You'll be ok ! » C'est ça, ta gueule l'Angliche ! Je vais me faire broyer !

*

Fin de journée. Yeah !

Ma première. J'ai survécu, merci. L'impression de m'être fait tabasser. Personne n'ose le dire, mais les enfants, en vrai, c'est une bande de skins dans une ruelle. Tu te fais marave.

Je mets mes bottes dans le couloir comme un vieil orang-outang. À quelques mètres de moi, Rebecca perd patience. Sa touffe rousse clignote. C'est drôle comme après une journée de travail, les inconnus nous semblent déjà proches. Je la regarde frétiller comme un poisson hors de l'eau et j'éprouve pour elle une étrange sympathie.

Liu est un petit garçon chinois du groupe double avec lequel je viens de passer la journée. Il est très timide. Il n'a quasiment pas parlé. Apparemment ça fait seulement quelques semaines qu'il est à la garderie.

Sa sœur est venue le chercher, mais elle ne parle ni français ni anglais, seulement le mandarin, et Rebecca ne l'a jamais vue, du moins, pas dans son souvenir de femme exténuée, surstimulée. Elle tente de lui expliquer, très gentiment, avec de grands gestes infantilisants, qu'elle n'a pas le droit de laisser partir Liu sans être sûre qu'elle est bien sa sœur. Elle dit « passeport », mime des papiers qu'on sort de sa poche intérieure, mais la sœur n'a pas de papiers sur elle et, très franchement, elle ne semble pas en avoir grand-chose à foutre. Elle s'adresse en mandarin à Liu, mais le petit Liu ne répond rien. Il hoche à peine la tête, et ne laisse entrevoir aucun signe d'affection à son égard. Il regarde Rebecca avec deux yeux de carpe lorsqu'elle lui pose à nouveau la question :

— Est-ce que c'est bien ton sœur, Liu ?

— Liu, oui, répond la sœur, en se montrant du doigt.

— What ? Comment vous vous appelez ? lui redemande Rebecca.

— Moi Liu.

— Liu ? Non, Liu, c'est loui.

— Liu moi, dit la sœur.

— Calice ! Tout le monde s'appelle Liu ?

Rebecca tente de rester polie. Des ronds de sueur apparaissent sous ses bras. Elle s'adresse discrètement à Sylvie-Anne, le diplodocus. Accessoirement éducatrice de Liu.

— My god, je capote. Est-ce que tu trouves qu'on dirait son sœur ?

— Ouin... Je sais pas trop, Rebecca...

— Elle dit qu'elle s'appelle Liu elle aussi.

— Y a peut-être un malentendu, tsé... On l'appelle Liu depuis qu'il est arrivé mais c'est peut-être son nom de famille... Qu'est-ce t'en penses ?

— Sophie ! hurle Rebecca, excédée, what's his fucking name, for God's sake ?

Sophie, l'assistante en béquilles s'en va fouiller dans son ordi au deuxième étage. Ça fait clic clic dans les escaliers. Liu (la sœur de Liu), toujours aussi flegmatique, s'assoit sur le banc, tout près de moi, et plonge sa conscience poids plume dans son téléphone.

- And what ébout Chen, Beckie ? demande soudain Carlos, le cuisinier colombien aux cheveux de Michael Jackson époque *Thriller*. Il pourra pét-être nous tradouire cé qué dit la sœur dé Liu !

- Chen ! Of course ! Good idea, Carlito ! lui rétorque Rebecca, toute illuminée d'espoir, et de bien d'autres choses, vu que tout le monde suspecte une liaison entre Carlos et Rebecca, malgré le fait qu'il soit marié-trois-enfants et qu'elle soit « très très lesbienne dans ses centres d'intérêt », dixit Sylvie-Anne et son doublon préhistorique Chantal, en salle de pause.

Alors tout le monde se met à la recherche de Chen, tandis que je termine de m'envelopper pour le froid sanguinaire du dehors. Sophie redescend péniblement du deuxième étage, bredouille. Elle a oublié les clés de son bureau (qu'elle ferme à clé à cause du groupe des Sauterelles, un brin clepto). Rebecca traverse le couloir, cheveux au vent et fesses larges à l'abordage. « What a day, Pierre ! What a day ! Chen ? Where are you, sweetheart ? Chen ? »

Chen a deux ans et demi. Tous les espoirs reposent sur lui.

—Maman est dans le ciel.

—Ah bon ?

—Non. C'est une blague.

(Gabrielle, humour)

Ce matin, à Pointe-Saint-Charles, nous faisons une chaîne humaine. Les Québécois sont très chaîne humaine en ce moment, parce que Couillard, la couille suprême qui leur sert de Premier ministre, a décidé de couper dans le gras, Austérité mon amour, c'est les éducatrices qui trinquent.

ICI L'AUSTÉRITÉ NE PASSERA PAS

Elles ont fait une grosse banderole. Quelques parents et leurs enfants sont avec nous. À peu près trente sur le trottoir. À se donner la main. Exhalant de la brume scintillante. Des petits sauts réguliers pour garder les orteils en vie. Il fait moins dix-huit. Chaque bouffée d'air me perce la truffe noire qui me sert de poumon. Le ciel est un œil d'husky.

Apparemment, il y a un journaliste du *Devoir* qui doit venir. *Le Devoir*, c'est le *Libé* québécois, en moins hautain. C'est Mélanie, une maman qui travaille à la Mairie, qui l'a contacté. Tout le monde trouve que ça serait « vraiment le fun » qu'il vienne.

Jeudi dernier, Valérie, l'assistante de la directrice, a été renvoyée sans préavis. Poste coupé. Plus de fonds, mam'zelle. Elle faisait ses cartons, en larmes, quand je suis arrivé. Prévenue le matin-même. Devant la porte de son bureau, il y avait quelques éducatrices, en larmes elles aussi, et quelques enfants curieux.

Céline, la directrice, qui se tient à quelques mètres de moi dans la chaîne, va se retrouver avec une double charge de travail. Valérie, quant à elle, ne sait pas encore si elle va laisser sa fille à la garderie, maintenant qu'elle n'y travaille plus. Elle n'a pas eu le courage de venir ce matin.

Le journaliste arrive enfin. Une face bronzée d'acteur érotique des années 80 emmitouflée dans un manteau à mille dollars. Tout le monde reprend du poil de la bête. Les enfants ont les joues rouges des anges de Rubens.

— Avant c'était le fun, s'insurge Francine, une éducatrice quinquagénaire, attrapant le micro qui lui passe sous le nez. Y a quinze ans, tsé. Quand j'ai commencé. On se faisait du fun avec les filles. On inventait des affaires. On se sentait comme à maison. Maintenant, on est de plus en plus surveillées. On doit remplir des fiches. On est surveillées et beaucoup moins soutenues financièrement. C'est weird, han ? On est coupés de partout et on n'a pas deux minutes pour respirer ! On n'a le droit de rien faire. Y a plus d'instinct, dans ce métier. Tout est quadrillé. Moi je capote. J'en peux plus. J'ai plus de plaisir pantoute. Huit enfants de deux ans ! À moi toute seule ? Tu sais ce que ça demande un enfant de deux ans, toi ? J'en ai huit ! Tu te demandes pourquoi le local pue la marde ? J'ai même pas le temps de vider la poubelle ! J'arrête pas, câllice.

Céline, la directrice, sort de la chaîne humaine et demande à Francine de maîtriser son langage. Elle tente quelques mots plus consensuels regard caméra mais le journaliste l'ignore et se dirige droit sur Gloria, une éducatrice anglophone aux cheveux orange et à la voix de fumeuse invétérée. Elle a soixante-trois ans. Un genre de grand gecko très attachant.

—Aujourd’hui, ça n’est pas le meilleur pour moi. Je suis triste, pour dire vrai. Très triste. J’ai faite toute ça pour quoi ? Pour rien ? Je vais arrêter ma métier chéri dans deux mois et qu’est-ce que ça a donné ? Un désastre ! Qu’est-ce qui vient derrière ? Toutes ces heures à casser mon dos et aider toutes ces enfants pour ça ? It’s gross ! Ils vont couper cent soixante-quinze millions l’année d’après ! Il détruit tout. Il ne restera plus rien de tout ce que je me suis battu pour ! Pourquoi la gouvernement s’attaque une institution qui fonctionne très bien ?

—C’est pour ça qu’ils attaquent, Gloria, répond Francine. C’est une des rares institutions qui n’étaient pas encore en crise. Alors ils avaient un peu de lousse.

—But why ? Why would you do that ? Moins d’argent pour les enfants ? (Sa voix déraile. Elle se met à pleurer) C’est ça le démocratie ? C’est aller en arrière ? On nous enlève les conditions de travail ! C’est ça, le progrès ?

Le journaliste a l’air satisfait. Quelques parents et enfants se réunissent autour de Gloria. Dorice, quatre ans, aux longs cils recourbés, tire sur ma main et chuchote :

—Monsieur Patrick ? C’est bientôt la collation ?

Shit. Moi aussi je crève de faim.

—Eux qui sont pauvres, ils meurent.

—Non, parce qu'ils vont manger dans le restaurant des poubelles.

(Tom et Sandro, répartition)

6h22. Le téléphone vibre. Mon coq de ferme. Ma trompette de bizut. Parfois il ne vibre pas, car il n'y a rien pour moi. No job, my dear. Parfois l'agence skippe une journée et ça me fait comme une remise de peine. Une journée d'écriture. Une journée de vie normale, non payée, de clopes et de café. Mais aujourd'hui, il vibre, ce salaud. Il fait noir. Comme à la mine. Ma féministe pointe ses tétons vers le plafond. Elle rêve qu'elle fait du cheval, la nounne à l'air, ou qu'elle fend du bois. Au Québec, on dit « nounne » pour « chatte », et « vulve » pour « vagin ». Pour les hommes, c'est « graine » pour « bite », et « pénis » pour « pénis ». Ça sonne encore. Une couche épaisse de lambeaux de pensées. Le corps perforé. La graine chagrine. Tendre le bras. Cibole, la chambre est glaciale.

—Allo ?

—Bon matin, Pierre. Ça va bien ?

C'est la voix douce et tonique de Gaëtan, le Grand Ordonnateur. J'expectore un râle muqueux qui veut dire « oui ». Il me parle avec prudence et compassion. Gaëtan le Miséricordieux ne juge pas. Il est habitué aux voix d'outre-tombe des remplaçants français.

—Aujourd'hui, j'ai un remplacement pour toi. Au Petit Bonheur, dans le Centre-Sud. C'est le groupe des Lucioles. Des 3-4 ans. De 7h30 à 17h30.

Je dis ok. Je dis toujours ok. Même les jours de tempête sale. Même pour les garderies crackpots dont personne ne veut. Je m'en fous, enweye. Comme ils disent. J'ai besoin de travailler. C'est pour ça qu'il m'aime bien, Gaëtan. Je lui dis jamais non, alors il est gentil avec moi.

— Merci Gaëtan.

— Merci à toi. Bonne journée, Pierre.

J'aime quand tu m'appelles Pierre, Gaëtan. Et j'aime quand tu me dis « bon matin ». On n'a pas ça chez nous, « bon matin ». C'est pour ça qu'on a des matins de merde. La bonne humeur québécoise, c'est quelque chose. C'est bien plus qu'une curiosité touristique. C'est un impératif moral, quasi religieux, un truc de pionnier. Tu te sens tout petit tout laid avec ta grosse massue plaintive. Souvent je me paie le soupir-massue, celui qui me caresse le plexus, qui m'aide à me sentir en vie. Quand y a plus de beurre, quand le recyclage déborde. Raaaaa. Je jette mon grand vent froid sur la cuisine et ses habitants. Ma femme, ça la révolte. Elle me demande si je viens d'apprendre que j'ai le cancer. Elle veut me faire mal, la bitch. Elle trouve ça laid. Elle a pas tort. Faut tenir debout, question de culture. Avec leur « Bon matin », c'est radical, t'as l'impression de mettre le pied dans une comédie musicale. Tout devient rose et vert pastel et les décors se mettent à bouger.

Sur la route enneigée, de gros flocons s'empalent sur mon pare-brise. Scrouutch-scrouutch les essuie-glaces. Coincé derrière une déneigeuse indoublable. Ma vieille Safari bourgogn dérape tandis que j'essaie de capter Radio-Canada, l'équivalent de France-Inter, en plus souriant. Putain mais toutes ces garderies où le gentil Gaëtan avec ses « bon matin » de comédie musicale m'envoie chaque jour sont toutes des garderies de pauvres dans des quartiers

de pauvres ! Raaaaa. Soupier-massue (j'en profite, ma femme n'est pas là). C'est quoi le problème ? Je suis puni ? J'ai l'air d'un clodo ? Il doit bien y avoir des garderies de gamins friqués dans cette ville, non ? Pourquoi j'y vais jamais, moi ?

Un étrange royaume de démunis. De vulnérables. Exposés. Exténués. C'est l'autre Québec, my friend. Humble et discret. Pas celui des érablières et des chanteurs mielleux. C'est le Québec qui travaille trop, qui ferme sa yeule et s'organise. Bienvenue chez nous, maudit Français !

Je me gare, enfin j'essaie, mes roues arrière tournent dans le vide, je viens de perdre dix dollars d'essence en patinage artistique. Vingt minutes de retard. Même pas eu le temps de boire un café. Cristi. Je me dis qu'il y a là quelque chose. Toutes ces éducatrices, ces enfants d'origine arabe, chinoise, latino, ces parents qui gardent la face, c'est une armée d'invisibles, de résistants.